

LA CAMPAGNE DE PHILIPPE EN 339

Après l'échec subi devant Périnthe et Byzance, Philippe se décide au printemps de 339 à renoncer provisoirement à cette entreprise pour partir subitement dans une expédition vers le Danube.

Cette expédition nous est assez peu connue et jusqu'à présent elle n'a pas été suffisamment discutée ¹⁾).

Examinons les faits. Presque tout ce que nous connaissons sur cette entreprise de Philippe, nous est fourni par un seul chapitre de Justin: IX, 2. Mais, les renseignements que nous donne Justin, ne sont pas en concordance tout à fait logique avec l'ensemble de la situation, ainsi que nous la connaissons par les autres sources ²⁾).

En effet, tout d'abord les motifs de l'expédition, donnés par Justin à la fin du chapitre précédent, que «*in Scythiam quoque praedandi causa profectus est, more negotiantium, impensas belli alio bello refecturus*», ne sont pas sérieux.

Deux autres raisons semblent plus satisfaisantes.

La première: après ses différentes expéditions en Thrace, Philippe se considérait comme le maître des territoires qui s'étendaient vers le N jusqu'au Danube et jusqu'à l'embouchure de ce fleuve. Mais justement à cette époque-là, les tribus guerrières des Triballes, qui depuis quelque temps se déplaçaient le long du Danube de l'O vers l'E, avaient une attitude menaçante. C'était sans doute sous la pression croissante des peuplades gauloises, qu'elles entreprenaient des incursions au delà des nouvelles frontières macédoniennes, en quête de nouveaux territoires ³⁾).

¹⁾ Voir à ce sujet: Niebuhr, *Kleine Schriften* I, p. 378; v. Gutschmidt, *Kleine Schriften*, III, p. 441; A. Schaefer, *Demosthenes und seine Zeit*, II², (1886), p. 517 sqq; J. Kaerst dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopedie*, s. v. Ἀττάς et J. Beloch, *Griechische Geschichte*, III², 1, p. 557 et surtout V. Pârvan, *Getica*, Bucarest 1926, pp. 51 — 54.

²⁾ L'Histoire de Justin étant un double résumé, d'abord d'une oeuvre si vaste comme était l'histoire de Théopompe, par Trogus, et, ensuite de celui-ci par Justin, il est bien naturel que l'explication de maint fait ne soit point du tout suffisante, ou que la marche des événements ne soit pas toujours parfaitement cohérente. C'est pour cette raison que si nous sommes obligé de nous fonder seulement sur un passage de Justin, nous le devons faire *cum grano salis*, en examinant continuellement ses affirmations et en les con-

trôlant à la lumière des événements contemporains, ainsi que nous les connaissons par d'autres sources.

³⁾ Selon Herodote (IV, 59) les Triballes vivaient dans la région de la moyenne Morava; Thucydide (II, 96, 4) les mentionne dans la même contrée, leur donnant l'Oskios (Jsker) comme frontière vers l'E; chez Beloch (*Griechische Geschichte*, III², 2, p. 354) il est dit par erreur «Westgrenze» au lieu de «Ostgrenze». Niebuhr (*op. cit.*), Zippel (*Die röm. Herrschaft in Illyrien*, p. 31) et Müllenhoff (*Deutsche Altertumskunde*, III), supposent que les Triballes ont été disloqués vers l'E par les Autariates (Strabon VII, 318), qui à leur tour étaient poussés par les Celtes. Mais nous croyons que les Celtes aux-mêmes s'étaient approchés déjà et que la pression sur les Triballes était exercée par eux. Alors plusieurs tribus des Triballes se sont dé-

La seconde: un danger plus imminent pour la frontière N c'était l'apparition des Scythes au Sud du Danube. Vers le milieu du IV^e siècle av. J. Chr. les peuplades iraniennes des Sarmates, passent le Don et commencent à exercer une pression puissante sur les tribus des Scythes qui sont poussées vers la Crimée et surtout vers les pays danubiens habités par les Gètes ¹⁾. Un groupe de ces Scythes disloqués ayant comme chef le vieux, mais énergique Atéas, passa le Danube. Comme Justin nous dit que Philippe avait demandé à Atéas le libre passage vers l'embouchure du Danube, on en conclura que l'action décrite par lui s'est passée dans la Dobrogea. Mais nous croyons que le passage du Danube par les Scythes, ne s'est pas opéré par le S de la Bessarabie, comme on l'a admis jusqu'à présent, mais par l'O, en venant de la grande plaine de la Valachie ²⁾.

C'est seulement ainsi que s'explique leur conflit avec les Triballes. Les Scythes ne pouvaient pas passer le Danube vers le S., à cause de l'opposition des Triballes et c'est pour cela qu'ils l'ont passé vers l'E., vers la Dobrogea. Mais les Triballes appelés par les Histriens — accoururent aussi dans cette contrée pour leur disputer l'établissement sur la rive droite du fleuve. Le passage du Danube par les Scythes s'est effectué sans doute pendant l'hiver lorsque le fleuve et les marais gelés n'offrent aucun obstacle, et précisément pendant l'hiver qui suivit le retour de Philippe, après son expédition en Thrace, c'est à dire pendant l'hiver de 341/340. Pour Philippe ces Scythes se présentaient comme des intrus dans son territoire, mais il n'était pas en état de réagir immédiatement, parce que la nouvelle lui arrivait trop tard, à un moment où il avait déjà commencé le siège de Périnthe.

Les Scythes, aussitôt le Danube passé, ont à lutter contre les Histriens. Quels sont ces Histriens, qui selon Justin, ont un roi à leur tête? Cette question a suscité une discussion des plus vives. J. Kleinsorge ³⁾ et Minns ⁴⁾ croient que ce sont les Grecs de la ville d'Histria; Pick ⁵⁾ sans préciser, émet l'opinion que ce sont des barbares; Schaefer ⁶⁾ (d'après Droysen et Thirlwall) et tout récemment M. J. Beloch ⁷⁾ se pro-

placées vers l'E mais la plus grande partie est restée sur place; de cette manière la question compliquée de leur migration s'explique simplement et toutes les théories qu'on a faites à ce propos deviennent inutiles. D'après Strabon (VII, 301) le roi des Triballes, Sirme, reculant devant Alexandre se réfugie dans l'île Peuke; mais celle-ci étant entre les bouches du Danube est trop loin même de ces Triballes qui s'étaient établis dans la Bulgarie estique. Nous croyons qu'ils ont passé tout simplement le Danube dans la grande île marécageuse qui se trouve entre les deux bras du fleuve à sa première bifurcation, en aval de Călărăși. Beloch (*loc. cit.*) croit qu'ils s'agit d'une des petites îles entre Roustchuk et Silistra, mais ces îles sont trop petites pour permettre à des dizaines de milliers d'hommes d'y prendre place avec leurs familles et leurs troupeaux. Sur les Triballes voir S. M. Columba, *Le sedi dei Triballi* (Studi Storici per l'antichità classica), 1910; le même *I Triballi dell'età romana* (*ibid*) 1911; N. Vulič, *Alexandre le Grand sur le Danube*, dans *Hommage international*

à l'Université nationale de Grèce, Athènes, 1912, p. 181 sqq; Beloch, l. c. et Pârvan, *Getica*, l. c.

¹⁾ E. H. Minns, *Scythians and Greeks*, Cambridge, 1913, pp. 118 et 123; M. Rostowzew dans le *Journal des Savants*, 1920, p. 111 et le même dans son livre: *The Iranians and the Greeks in South Russia*, Oxford, 1922, pp. 85 et 115.

²⁾ On a trouvé des traces qui marquent la présence des Scythes dans la plaine valaque. Ainsi un chaudron scythe, qui se trouve au Musée National d'Antiquités de Bucarest, a été découvert à Scortzaru, à une vingtaine de km. vers SO. de la ville de Braila (voir V. Pârvan, *La pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube*, dans le Bulletin de l'Acad. Roumaine, 1923, p. 41).

³⁾ *De civitatibus Graecarum in Ponti Euxini ora occidentali sitarum rebus*, Halle, 1888, p. 9.

⁴⁾ *Op. cit.*, pp. 118 et 123.

⁵⁾ *Die antiken Münzen von Dacien u. Moesien*, I, 1898, p. 143, note 3.

⁶⁾ *Op. cit.*, II², p. 521.

⁷⁾ *Op. cit.*, III², 2, p. 354.

noncent pour leur identité avec les Triballes. Enfin M. V. Pârvan¹⁾ suppose que ce sont des Gètes hellénisés, des «Μιξέλληνες». Nous nous rallions à cette dernière interprétation, parce qu'il est tout à fait naturel que les Gètes, qui vivaient dans une étroite liaison avec les Grecs d'Histrie, aient combattu cette tentative d'invasion²⁾. Mais sans doute ces Gètes locaux étaient-ils soutenus dans leur lutte par les Grecs d'Histrie, avec toutes leurs forces. Pour une colonie grecque c'était une question vitale que celle d'avoir comme voisine une population agricole, dont on pouvait obtenir avant tout, en échange des produits de l'industrie grecque, le blé, qui était si nécessaire en Grèce et en seconde ligne du bétail³⁾. C'étaient justement les Gètes indigènes qui répondaient parfaitement à ces conditions. De Scythes nomades qui vivaient de leurs troupeaux, les Histriens ne pouvaient avoir que du bétail, ce qui était absolument insuffisant pour un commerce prospère. Que les Scythes se trouvassent en lutte avec les Grecs, cela résulte du fait qu'il est dit que leur roi Atéas avait dans son camp un prisonnier grec Isménias⁴⁾. Dans leur lutte contre les Scythes, les Histriens ont été sans doute aidés par les Byzantins⁵⁾, car nous savons qu'Atéas leur avait envoyé un message menaçant.

Ce fait se passait probablement avant que Byzance ait été assiégée par Philippe. Pressés par les envahisseurs, les Histriens — grecs et indigènes — ont probablement fait appel aux Triballes, qui avaient été en conflit avec les Scythes, encore auparavant sur le Danube. Dans l'espoir d'un butin facile et pour leur disputer l'établissement sur la rive droite du fleuve, accourt un corps de Triballes plus fort que les Scythes⁶⁾. Atéas use d'un stratagème pour remédier à son infériorité numérique. Il opère une démonstration sur les derrières du corps ennemi, avec une grande bande formée d'enfants, de femmes et de tous ceux qui étaient incapables de porter les armes, tenant tous les lances en haut et ayant de troupeaux au milieu. En même temps il fait parvenir aux ennemis le bruit qu'il avait reçu des renforts de la part des Scythes d'au delà du Danube. Les Triballes croyant alors que les Scythes sont trop nombreux ne risquent pas une lutte et se retirent⁷⁾.

¹⁾ *Op. cit.*, p. 10.

²⁾ Il serait aussi possible que dans le manuscrit original de Justin il y ait eu «*dux*» au lieu de «*rex*». L'erreur pouvait être d'autant plus explicable, que les copistes qui ont multiplié l'original, ont pu avoir au moment où ils devaient écrire le mot «*dux*», présent à leurs oreilles et à leur mémoire, le mot dicté «*rex*», qui se trouve quelques lignes plus haut, au commencement du chapitre. Dans ce cas il serait très possible qu'Histrie ait, elle seule, engagé la lutte contre Atéas. Cela est d'autant plus possible qu'Histrie était au V-e et au IV-e siècle av. J. Chr. une ville florissante. Ammien Marcellin en parlant d'elle dit: «*Histrus quondam potentissima civitas*». Sur Histrie voir surtout les résultats des grandes fouilles entreprises par M. V. Pârvan, publiés dans les *Mém. de l'Acad. Roumaine, Histria* IV (1916) et VII (1923).

³⁾ Quoique Histrie fit un intens commerce de poisson salé l'exportation du blé y était très importante. La tête de Déméter se trouve sur un

certain nombre de monnaies de la ville et son attribut, l'épi, apparaît parfois à côté de l'aigle qui est sur un dauphin. V. Pick, *op. cit.*, nn. 473 — 476.

⁴⁾ Plutarque, *Apophth.* 174 E.; *De Alex. M. fort.* II, I; *Non suave*, 13.

⁵⁾ Voir un passage d'Aristocrite chez Clément d'Alexandrie, *Stromata* V, 31, 3 (ed. O. Stählin dans la collection: *Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, éditée par l'Acad. de Prusse, Leipzig, 1906, vol. 15).

⁶⁾ Frontin, *Strateg.* II, 4, 20. Voir aussi Polyæn, *Strateg.* VII, 44 où le nom d'Atéas n'est pas mentionné. Justin ne dit rien des luttes des Triballes avec Atéas. C'est pour cela qu'on a tâché — mais sans raison suffisante — de voir dans les «*Histrion*» de Justin, des Triballes, dont le roi aurait opéré la retraite devant les Scythes («*decessit*»).

⁷⁾ Columba, *op. cit.*, p. 207, n'attribue aucune valeur à l'expression *ampliores Triballorum exercitum* de Frontin et doute que les Triballes aient

En même temps le chef des «Μιξέλληνες» histriens étant mort, — peut-être au cours de ces luttes — leur résistance fléchit et Atéas reste maître de la situation.

D'après Justin, pendant la guerre entre les Scythes et les Histriens, Atéas se serait adressé à Philippe pour être aidé et celui-ci lui aurait envoyé un corps de Macédoniens. Comment serait-il possible que Philippe ait aidé un chef barbare qui avait franchi ses frontières et s'était établi dans ses territoires? Ce n'est point du tout vraisemblable et nous croyons que le texte est corrompu ou qu'il y a là une erreur de Justin ou de Trogus. Il est bien plus probable que les choses se sont passées d'une manière tout à fait différente.

Philippe avait reçu pendant le siège de Périnthe et de Byzance la nouvelle que les Scythes avaient passé le Danube, qu'ils avaient brisé la résistance des Histriens et qu'ils s'étaient établis dans les environs d'Histrie. N'ayant pas, pour le moment, la possibilité d'entreprendre une expédition pour les repousser au delà du Danube, Philippe se décida d'entamer avec Atéas des pourparlers pour gagner provisoirement quelque chose par ce moyen ou au moins se préparer le terrain pour un avenir prochain. Comme intermédiaires dans ces pourparlers il se servit des offices des Apolloniates qui se trouvaient sous son protectorat¹⁾ et qui, par leurs relations commerciales étendues étaient depuis longtemps en contact avec les Scythes. Feignant d'ignorer qu'Atéas avait terminé la guerre avec les Histriens et les Triballes, il lui proposa son aide à condition qu'il l'acceptât comme héritier de son royaume. Atéas était âgé d'à peu près 90 ans²⁾, c'était donc une occasion pour Philippe de se proposer comme héritier et d'affirmer ainsi une fois de plus ses prétentions sur les territoires de l'embouchure du Danube et du littoral gauche du Pont Euxin. Et comme si sa proposition était déjà acceptée, n'attendant plus la réponse, Philippe se hâte d'envoyer sous le prétexte «d'aider» Atéas un petit détachement en reconnaissance. C'est à juste titre que le roi barbare indigné d'un tel procédé renvoie les Macédoniens, leur ordonnant de dire à Philippe «qu'il n'avait ni offert de l'adopter ni demandé son aide, parce que les Scythes n'avaient pas besoin d'être secourus par les Macédoniens, étant eux-mêmes plus vaillants» et, «qu'il ne manquait pas d'héritier, son fils étant sain et sauf».

Malgré ce refus si catégorique Philippe ne désarme pas et il continue à épuiser tous les moyens diplomatiques pour obtenir provisoirement, au moins quelque chose. Comme il avait un grand besoin d'argent, il envoie une nouvelle délégation, demandant «une contribution pour les dépenses du siège de Byzance», sans doute parce qu'il considérait les Byzantins aussi comme des ennemis du roi scythe. Mais ce motif n'étant pas suffisant et Philippe ne pouvant pas affirmer que l'aide lui avait été demandée, il ajoute qu'Atéas doit cette contribution, d'autant plus que les soldats à lui envoyés n'avaient pas reçu de frais de route et que lui, Atéas, ne s'était pas acquitté du service qui lui avait été rendu». Le roi scythe lui répond alors promptement que: «le climat de son pays est rude; que le sol improductif de la Scythie peut nourrir à peine les Scythes et d'autant moins les enrichir»; il ajoute «qu'il ne dispose d'aucune richesse qui puisse suffire à un roi si grand et qu'il juge plus honteux pour lui de donner peu, que de refuser

été plus nombreux. Nous ne voyons pas de motifs suffisants pour soupçonner ce récit; cfr. Vulic, *op. cit.*, p. 193.

¹⁾ V. Schaefer, *op. cit.*, p. 449.

²⁾ Lucian, *Macrob.* 10.

complètement» (ici Atéas faisant allusion à la rapacité insatiable de Philippe, devient ironique, et, enfin exaltant les vertus de son peuple il conclut: «que le roi ferait mieux d'estimer les Scythes pour les vertus de leur âme et pour leur résistance physique, que pour leurs richesses (ici l'ironie du Scythe devient caustique et même menaçante). Certes, toute cette réponse d'Athéas a une allure anecdotique, mais elle nous montre d'une manière assez caractéristique que toutes les finesses diplomatiques de Philippe n'avaient abouti à rien.

Le roi Scythe avait très vite acquis la réputation d'un chef vaillant et irréductible. On le peint comme un guerrier dur et insensible à la musique: comme le prisonnier grec Isménias avait pendant un repas joué de la flûte, il aurait dit: «qu'il préférerait le hennissement des chevaux à la musique»¹⁾. Bien que très vieux il était encore fort actif: on lui attribuait l'expression «qu'il se sent comme un valet, quand il ne fait rien». Un tel homme installé au S du Danube et ayant la possibilité d'attirer encore d'autres masses de barbares d'au delà du fleuve, pouvait à tout moment entreprendre une grande action contre la Macédoine et compromettre totalement l'oeuvre de la conquête de la Thrace, pour laquelle Philippe avait employé tant de temps et fait de si grands sacrifices.

Ainsi se présentait, croyons nous, la situation pour Philippe au printemps 339. Après qu'il eut renoncé au siège de Périnthe et de Byzance, il arrêta la guerre avec Athènes et partit vers le N pour détruire ce nouveau concurrent à la domination de la Thrace et pour soumettre ensuite les turbulents Triballes, le dernier peuple de la Thrace qui n'était pas encore définitivement soumis²⁾.

Philippe ne pouvait partir qu'au printemps, parce qu'une telle campagne nécessitait environ 3—4 mois et ne pouvait pas être entreprise en hiver dans ces parages. La route choisie par lui était la plus courte, c'est-à-dire celle du littoral du Pont Euxin. Il n'est guère probable que dans cette marche le roi macédonien se soit retardé en faisant le siège des villes grecques situées vers N d'Odessus³⁾. Nous ne sommes pas d'accord avec Kromayer⁴⁾ quand celui-ci suppose que pour parcourir la distance de 1100-1200 km, Philippe aurait eu besoin y compris les journées de repos — d'environ 75 journées, en comptant la moyenne de 15 km. par jour. Une telle expédition avec un corps peu nombreux, sans gros bagage et sans machines de guerre, allait sans doute beaucoup plus vite. En s'approchant, le roi macédonien s'avisait d'un stratagème pour endormir la vigilance d'Atéas. Il envoya au roi scythe un message en lui annonçant que «pendant le siège de Byzance il avait fait le vœu de dédier une statue à Hercule; qu'il venait en ami des Scythes pour l'ériger aux bouches du Danube et que dans ce dessein, il demandait le libre passage au nom du dieu». Mais Atéas connaissant fort bien la politique de Philippe, répondit que «s'il désirait accomplir son vœu il devait lui envoyer la statue; il promettait non seulement de l'ériger mais aussi de la garder intacte»; mais, ajoutait-il «il ne pouvait pas permettre l'entrée d'une armée dans ses frontières et si Philippe érigeait la statue sans la volonté des Scythes, elle serait enlevée et

¹⁾ Plutarque, *loc. cit.*, v. plus haut à la p. 7, note 2.

²⁾ L'explication de la campagne de Philippe donné par Schaefer (*op. cit.*), p. 521): «*Philipps Zug gegen Ateas erklärt sich aus dem Wankelmut*

und dem Hohne des Skythenfürsten hinlänglich» nous paraît tout simplement grotesque.

³⁾ Cfr. Schaefer, *op. cit.*, p. 519,0

⁴⁾ *Antike Schlachtfelder in Griechenland*, I, Berlin, 1903, pp. 176—177.

de l'airain fondu on ferait des pointes de flèches». Sur ces entrefaits, Philippe arrive et on livre bataille. Dans la lutte qui s'engage, les Scythes nous sont montrés comme supérieurs par leur nombre et par leur élan, mais Philippe est vainqueur par la «ruse». Les Scythes étant presque tous à cheval, leur choc devait être formidable. Philippe ne pouvait donc pas engager le combat avec sa cavalerie qui était d'ailleurs trop peu nombreuse. C'était la phalange avec ses longues sarisses de plusieurs rangs sur un même front, qui devait briser par sa tenacité la force de l'attaque furieuse. Frontin ¹⁾ nous apprend que, pour que la ligne de bataille ne fléchît point, Philippe avait placé derrière elle ses meilleurs cavaliers avec l'ordre exprès de retenir sur les rangs les soldats chancelants et de tuer les fuyards; de cette manière même les plus timides aimaient mieux lutter qu'être tués par leurs camarades. Les ailes de l'armée étaient probablement protégées plutôt par le terrain que par des détachements de cavalerie, le théâtre de l'action ayant été choisi dans un fond de vallée entre deux collines, car autrement, elles auraient été en danger d'être tournées, même si elles avaient été disposées en crochet.

On ne saurait préciser l'endroit de la bataille; peut-être eut-elle lieu dans la région où se trouvent aujourd'hui les villages de Casapchioi et de Caranasuf, dans les environs de la ville Histria.

Après une lutte acharnée la victoire de Philippe était complète. Les Scythes, quoique plus nombreux, luttant à la manière barbare sans aucune cohésion, comme dans des combats singuliers, furent vaincus après une lutte prolongée, par les Macédoniens disciplinés, qui combattèrent en masse comme une unité tactique manœuvrable, et obéissant à la seule volonté du commandant.

Les Scythes furent mis en pièces, Atéas tomba ²⁾ et tout le camp ennemi avec environ 20.000 femmes et enfants et de grands troupeaux resta comme butin dans les mains de Philippe; environ 20.000 juments de bonne race furent expédiées pour la reproduction en Macédoine.

Justin nous rapporte qu'on n'avait trouvé ni or ni argent dans le camp scythe. Cela ne peut être rigoureusement exact parce que nous savons que les rois Scythes avaient des bijoux assez riches en or, mais sans doute la quantité qu'on avait trouvée ne correspondait-elle guère à celle qu'on espérait.

D'après le chiffre d'environ 20.000 vieillards, femmes et enfants et si l'on admet la proportion de $\frac{1}{5}$ pour les hommes capables à porter les armes, il résulte que le nombre des guerriers scythes ne dépassait pas 4—5000. Les Macédoniens étant montrés comme inférieurs en nombre, nous devons conclure que le corps expéditionnaire de Philippe ne dépassait pas de beaucoup 3000 hommes.

Ayant accompli cette partie de son programme, Philippe se dirige en amont du Danube contre les Triballes dans la région de Silistra et Turtucaia. Ceux-ci, loin de se montrer impressionnés par la nouvelle de la victoire du roi contre les Scythes, refusent de se soumettre et par surcroît lui réclament une partie du butin fait sur les Scythes. Cette étrange demande s'expliquerait par le fait que les Triballes considéraient probablement, que ce butin provenant des ennemis, avec lesquels ils étaient en guerre, ne leur aurait pas échappé. Mais le roi macédonien les avait devancés en arrivant,

¹⁾ *Strateg.*, II, 8, 14.

²⁾ V. p. 25, note 2.

avant que leur guerre avec les Scythes fût terminée, et les ayant battu il avait enlevé seul le butin ; mais à présent comme il passait par le territoire des Triballes, ceux-ci profitaient de cette occasion, pour lui en réclamer une partie. Ainsi seulement on pourrait expliquer la courte relation de Justin sur cette question, qui dans Theopompe était sans doute amplement exposée.

Dans les escarmouches qui suivent, Philippe a la malchance d'être attaqué par surprise dans quelque défilé, où il ne pouvait pas développer son armée. Lui même fut grièvement blessé ; une lance transperçant sa jambe tua son cheval. Comme il tomba avec son cheval, ses soldats le crurent tué et dans la panique, les Triballes s'emparèrent du gros butin. Mais sans doute ses bons officiers rétablirent-ils l'ordre ; on le releva et la petite armée réussit à forcer le passage ; elle rentra probablement par Serdica en Macédoine.

Tel était donc le bilan de la campagne : Philippe avait réussi à détruire un concurrent dangereux qui aspirait à le supplanter dans la domination de la Thrace du NE ; mais dans la Thrace du N il avait subi un grave échec, car il n'avait pas réussi à dompter les Triballes.

Arrivé à Pella vers le commencement d'août, Philippe dû rester au moins un ou deux mois en convalescence. Il ne pouvait plus songer à recommencer le printemps suivant la campagne contre les Triballes pour les soumettre définitivement, parce que, pendant son absence, l'état des choses en Grèce s'était tellement aggravé qu'un dénouement par les armes était devenu inévitable. Les Thébains attirés dans l'entente organisée par Démosthènes contre Philippe, avaient occupé en chassant la garnison macédonienne, Nikaia ¹⁾, qui commandait l'entrée des Thermopyles. Les Thébains et les Athéniens se croyaient dorénavant en sûreté contre les coups de Philippe. Le roi macédonien ne pouvait pas rester indifférent à ce tour qu'on lui avait joué. Il devait contre-carrer les préparatifs de ses ennemis. Son armée restée en Macédoine pour être réorganisée après les efforts faits devant Périnthe et Byzance, était prête et l'attendait. Déjà probablement en octobre, Philippe s'empare par une opération hardie d'Elatée, en tournant les Thermopyles et en évitant Nikaia. Dorénavant il n'avait plus de temps libre pour s'occuper des Triballes, car la grande lutte décisive pour la soumission de la Grèce avait commencé.

Ce n'est que plus tard, que son fils Alexandre entreprit l'expédition de 335 afin de châtier et de soumettre les Triballes.

C'est ainsi, croyons nous que nous devons reconstituer les événements de la campagne de 339, racontés d'une manière si confuse chez Justin ²⁾.

P. NICORESCU

¹⁾ Philochorus ap. Didym., col. XI, I, 37 — 49. Voir G. Glotz, *Philippe et la surprise d'Elatée*, dans *Bull. Corr. Hell.* XXXIII (1909), p. 526 sqq.

²⁾ Orosius tantôt résumant, tantôt copiant Justin, a commis en ce que concerne ces événements deux grosses fautes : 1) En résumant les deux phrases de Justin : *... filiumque Alexandrum, decem et octo annos natus, ut sub militia patris tirocinii rudimenta deponeret, ad se arcessit. In Scythiam quoque praedandi causa profectus est*... il

en fait une seule : *« Ad Scythiam quoque cum Alexandro filio praedandi intentione pertransit »*, chose inexacte, car il ne résulte pas de Justin qu'Alexandre ait accompagné Philippe dans cette expédition. 2) Plus loin il résume : *« Philippus dimissa obsidione Bizantii Scythicum bellum totis viribus adgreditur... »*, chose fautive, car il n'est pas dit chez Justin que Philippe était parti dans cette entreprise avec toutes ses forces.